



Le territoire
à l'œuvre #2

Le territoire à l'œuvre #2

► Triennale d'art public

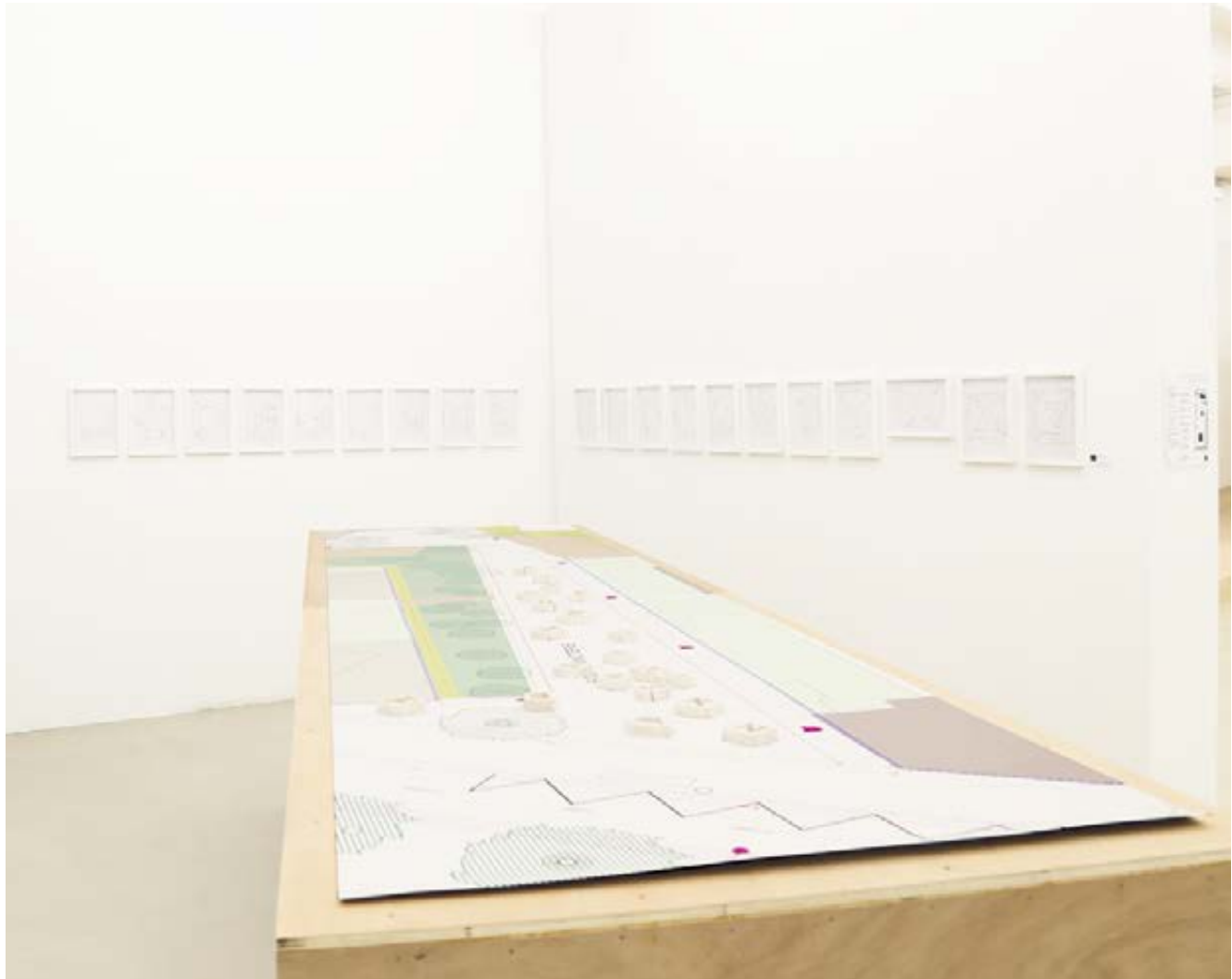
du 27 septembre 2019 au 22 février 2020

Après une première édition en 2016 en partenariat avec le Centre national des arts plastiques (Cnap), **« Le territoire à l’œuvre » devient une manifestation triennale consacrée à l’art dans l’espace public.**

par Philippe
Bouyssou
Maire d’Ivry-sur-Seine

► La deuxième édition de l’exposition « Le territoire à l’œuvre », triennale d’art public, place l’action artistique de notre Ville dans une perspective d’évolution, appropriée à la visibilité du soutien à la création et aux artistes. Cette exposition de la galerie Fernand Léger, en collaboration avec le Centre national des arts plastiques, regroupe une vingtaine d’artistes, parmi lesquels treize ont répondu à un appel à candidatures. Elle retrace le processus créatif de la commande publique durant les cinq dernières années, dont le projet en préparation de l’artiste Agnès Thurnauer sur Ivry, et met en valeur le travail invisible des artistes au travers de supports visuels ou sonores à découvrir. Au moment de la mutation et du développement urbain de grande ampleur de la Ville, la place de l’œuvre d’art dans l’espace public trouve toute son actualité et sa légitimité. Les artistes nous proposent des pistes de réflexion, qui trouveront peut-être un écho dans cette transformation. De ce fait, la galerie municipale devient un « incubateur » d’artistes et de projets sur l’espace public.

sommaire ►	Avant propos par Philippe Bouyssou	3
	« Le territoire à l’œuvre #2 » par Philippe Bettinelli	5
	1. Une traversée de la commande publique récente	7
	2. « Le territoire à l’œuvre #2 » appel à projets	17
	Au fil des territoires par Fanny Drugeon	19
	L’œuvre, l’espace public et le processus créatif par Hedi Saidi	39



par Philippe ►
Bettinelli
Conservateur
de la collection
arts plastiques
(1961-1990)
et référent art public
au Cnap

Le territoire à l'œuvre #2

En 2016, la galerie Fernand Léger d'Ivry-sur-Seine organisait « Le territoire à l'œuvre », une exposition consacrée à l'intégration de l'art dans la ville, à travers la collection des études et maquettes du Centre national des arts plastiques (Cnap).

Trois ans plus tard, « Le territoire à l'œuvre #2 » atteste la volonté de la Ville de créer une manifestation triennale dédiée à l'art public, qui révèle et met en honneur les artistes de la scène contemporaine française dont la démarche artistique – tout du moins en partie – interroge les relations entre les arts visuels et l'espace urbain.

L'exposition s'articule en deux temps. En écho à la manifestation de 2016, une première salle est conçue en partenariat avec le Cnap. Des projets récents ou en cours y sont présentés, témoignant des formes prises par la commande publique soutenue par l'État, qu'elle émane des collectivités territoriales ou du Cnap lui-même. Le temps de cette exposition coïncide avec la publication de deux ouvrages : *L'Art à ciel ouvert : la commande publique au pluriel, 2007-2019*, paru chez Flammarion sous la direction de l'historien de l'art Thierry Dufrêne, ainsi que *Préliminaires*, dédié à la collection d'études et maquettes du Cnap – qui n'aurait certainement pas vu le jour sans la première édition de cette manifestation, et paraîtra prochainement aux éditions HYX (Orléans).

La seconde – et principale – partie de l'exposition montre les travaux remis à la suite d'un appel à candidatures lancé par la galerie Fernand Léger, qui avait pour objectif de valoriser la conception d'œuvres en relation avec un territoire urbain, dont celui d'Ivry-sur-Seine. Cette opération a pour ambition de faire de cette triennale naissante un lieu non seulement d'observation, mais

également d'expérimentation, que les intentions des artistes retenus se concrétisent ou non. Ce point mérite d'être souligné : alors que la formulation de l'appel à projets n'obligeait en rien les artistes à concevoir des œuvres viables dans l'espace public, peu d'entre eux ont présenté des œuvres utopiques ou irréalisables : la majorité a instinctivement proposé des œuvres réellement destinées à prendre place dans l'espace urbain ou pouvant raisonnablement le faire, démontrant ainsi leur envie de se saisir de nos espaces partagés. Que ce soit par la fiction ou par des projets concrets, dans le temps long de la réalisation effective d'une œuvre ou dans celui de sa première intention, les œuvres et documents exposés dans « Le territoire à l'œuvre #2 » illustrent la vivacité des réflexions menées par les artistes sur l'espace public. D'une certaine manière, ils renvoient au vœu de l'auteur ivryen Georges Perec dans son ouvrage *Espèces d'espaces* : « Souder ensemble les gens d'une rue ou d'un groupe de rues par autre chose qu'une simple connivence, mais une exigence ou un combat¹. »

1. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 115.



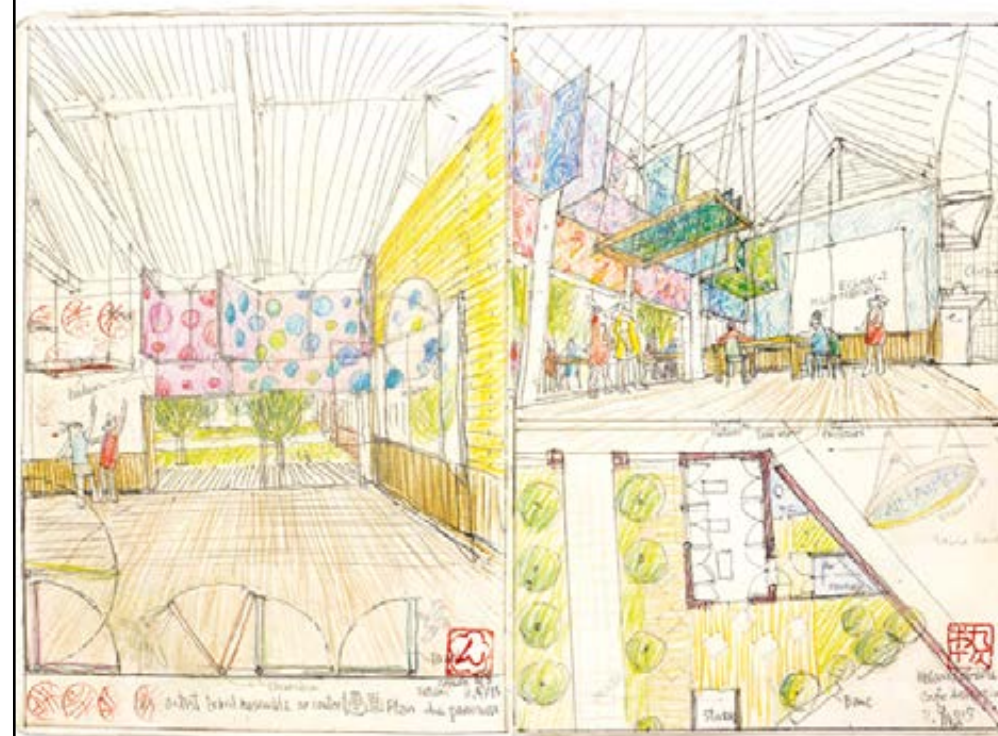
Une traversée de la commande publique récente

à partir de la
collection des études et maquettes
du Centre national des arts plastiques.

Vue d'ensemble de la salle 1

- La première salle de l'exposition « Le territoire à l'œuvre #2 » est consacrée à la collection des études et maquettes du Cnap. Depuis 1983, date de relance de la commande publique en France, le Cnap conserve les études, maquettes et travaux préparatoires produits dans le cadre de ce dispositif. Ces éléments, constituant des témoignages du processus de création artistique des artistes sollicités, permettent également de retracer l'évolution des moyens par lesquels l'État et les collectivités intègrent l'art à l'espace public.

Chacune des œuvres présentées éclaire à sa manière les mutations récentes des formes et procédés de la commande publique. Les projets de Daniel Dewar et Grégory Gicquel jouent avec la tradition de la sculpture monumentale, soumise à une iconographie incongrue, de même que celui d'Abraham Poincheval, qui propose à Aurignac un monument habitable, à la croisée de la sculpture et de la performance. Les œuvres participatives ou praticables sont également nombreuses : de celle d'Agnès Thurnauer, concevant un projet à mi-chemin entre sculpture et mobilier urbain, au skatepark éphémère imaginé par Raphaël Zarka. La commande se construit en outre de plus en plus souvent avec les futurs usagers de l'œuvre, comme dans le cas du café associatif réalisé par Kinya Maruyama à Amiens avec les habitants du quartier d'Elbeuf. Plusieurs projets renouent enfin avec l'idée d'une dispersion de l'œuvre dans la ville : que ce soit au Havre, déployant le design graphique à travers les rues par une centaine d'oriflammes, ou à Limoges, où Nicolas Lelièvre et Florian Brillet offrent d'intervenir dans les interstices de la ville, soulignant les dégradations causées par les aléas du temps.



Kinya Maruyama

Étude pour le café associatif *La Maison du colonel*, Amiens, 2015

En cours de réalisation

FNAC 2018-312. 30 x 21 cm

Le projet de *La Maison du colonel* est né d'une initiative locale : celle d'un collectif de bénévoles, habitant ou non Amiens, aidé par la Briqueterie, une fabrique artistique associative. Ils désirent transformer l'ancienne maison du vaguemestre – un officier de poste –, au cœur du quartier d'Elbeuf, en un café associatif et citoyen. Leur idée est de créer un lieu d'échange et de création, en faisant le pari que la culture peut recréer du lien social dans un quartier en difficulté.

« L'important, ce n'est pas de ce que l'on va construire, mais comment on va le construire. » Tel est le précepte de l'architecte japonais Kinya Maruyama, qui mène, depuis 2014, le projet avec l'aide de deux architectes amiénois, Julien Pradat et Antoine Jacquemart. L'artiste envisage son rôle comme celui d'un catalyseur ou encore comme celui d'un musicien de jazz, donnant forme et s'adaptant aux souhaits des habitants. Kinya Maruyama, qui se qualifie d'« architecte workshopper », vient régulièrement sur le terrain pour animer des ateliers de réflexion ou conduire des semaines de chantier. Dans une démarche évolutive, le lieu est en effet rénové progressivement par les bénévoles selon des principes écoresponsables.

Si la pratique de Kinya Maruyama se veut essentiellement participative, il a développé néanmoins un style bien personnel, marqué par l'imaginaire et des influences japonaises, dont témoigne non sans humour le carnet de croquis présenté dans l'exposition.



Raphaël Zarka
 Étude pour *Rampe Cycloïdale*, 2015-2016
 FNAC 2016-0095. 25 x 75 x 60 cm
 Œuvre réalisée : FNAC 2016-0384

En 2015, le Cnap commande à Raphaël Zarka une œuvre monumentale destinée à l'espace public, réalisée selon - un protocole d'activation - un ensemble d'instructions permettant de recréer l'œuvre à chaque présentation. L'artiste combine deux de ses principaux centres d'intérêt : le skateboard, auquel était déjà consacré son ouvrage *Free Ride*, en 2011, et l'histoire des sciences, en exhibant les plans d'une rampe de skateboard. Il reprend et adapte, à l'échelle humaine, deux appareils utilisés dans les cabinets de physique expérimentale des XVII^e et XVIII^e siècles - notamment par Galilée - pour calculer la vitesse de chute de billes de bois. Ceux-ci, composés de deux pentes, l'une incurvée et l'autre droite, prouvaient l'efficacité de la courbe dite « cycloïdale », la courbe la plus rapide au monde.

À partir du constat d'un « mode d'opérateur commun » entre les expériences de Galilée et la pratique du skateboard, Raphaël Zarka propose une piste à trois rampes : une courbe cycloïde, inédite dans ce contexte, ainsi qu'une ligne droite et un arc de cercle, traditionnellement utilisé dans la construction de ce type de structure. Chacune d'entre elle est distinguée par une couleur différente et, sur la maquette, par l'usage de plusieurs variétés de bois.

Activée pour la première fois en 2018 à l'occasion de la Foire internationale d'art contemporain, l'œuvre a été ensuite exposée au musée des Abattoirs de Toulouse.



Florian Brillet et Nicolas Lelièvre
 Étude pour *Aotsugi*, Limoges, 2017
 DOC FNAC E4608-001. 29,8 x 30 x 9,4 cm

À l'occasion de cette commande pour la ville de Limoges, le designer Florian Brillet et le plasticien Nicolas Lelièvre, tous deux architectes de formation et passionnés par l'exploration du territoire urbain, procèdent à une série de « réparations » de ce qu'ils appellent des « accidents de la ville » : éléments de décor ou de mobilier urbain cassés ou manquants qui rythment l'expérience du passant. Pour cela, ils reprennent à leur compte le principe japonais de *kintsugi*, littéralement la « réparation en or », qui consiste à restaurer des céramiques en recouvrant d'or les fissures, et ainsi à valoriser précieusement la trace de la dégradation. Les deux artistes adaptent cependant cette méthode au contexte local en remplaçant les éléments détériorés ou disparus par des pièces en bleu de four, une porcelaine particulièrement solide d'une couleur intense et homogène, qui souligne ainsi par contraste les vides comblés.

Selon le souhait des commanditaires, les vingt et une interventions de Nicolas Lelièvre et Florian Brillet jalonnent la ville et forment un itinéraire thématique autour de la céramique, entre le musée Adrien-Dubouché et le musée des Beaux-Arts. Ce parcours s'inscrit dans une volonté globale de valorisation des arts du feu, dans une ville qui a obtenu, en 2017, le label « Villes créatives » de l'Unesco. À cette fin, les deux artistes se sont adjoint le savoir-faire du porcelainier Pierre Arquie.



Daniel Dewar et Grégory Gicquel

Étude pour *Le crabe, le pied, le pull, le moteur et le système digestif*,

Saint-Nazaire, 2018

En cours de réalisation

24 x 220 x 164 cm

La Ville de Saint-Nazaire a entamé, dans les années 1990, une opération de transformation du port militaire en base balnéaire. La production d'œuvres à l'occasion de la Biennale d'art contemporain « Estuaire Nantes < > Saint-Nazaire » a également permis de modifier durablement le paysage portuaire. C'est dans ce contexte, et dans celui du programme « Le Voyage à Nantes », à l'occasion duquel sont organisés chaque été des événements culturels et des expositions, que Daniel Dewar et Grégory Gicquel ont été sollicités.

Le duo propose d'installer sur le port un ensemble de sculptures qui résulte d'un télescopage improbable entre un crabe, un pied, un pull, un moteur et un système digestif ; autant d'éléments « familiers, intimes et populaires » qui forment un « rébus surréaliste et poétique ». Si ces pièces doivent être reproduites en béton, à une échelle monumentale (entre quatre et six mètres de hauteur), Dewar et Gicquel les ont d'abord façonnées à la main, selon la technique traditionnelle du moulage en argile, avant de procéder à leur agrandissement grâce à un scan 3D.

Installées sur l'estran à l'avant-port, entre deux jetées parallèles formant deux « pinces de crabe », les sculptures seront, selon le marnage, plus ou moins immergées et recouvertes par le limon et les algues. Les deux artistes souhaitent que ces pièces, une fois patinées par l'eau et l'air marin, donnent l'impression d'avoir toujours été là.



Christophe Gaudard, Studio Dumber, Na Kim, M/M, Inès Cox

Des oriflammes pour Le Havre, 2018

FNAC 2019-0181 à FNAC 2019-0185. 183 x 60 cm chaque

Chaque année, à l'occasion d'« Une saison graphique », événement destiné à valoriser et à diffuser le design graphique, des créateurs sont invités à réaliser des affiches, présentées dans les rues du Havre. Afin de célébrer les dix ans de cette manifestation, l'École supérieure d'art de design du Havre-Rouen et ses partenaires ont demandé à cinq graphistes de concevoir des séries de cinq oriflammes.

Le Studio Dumber et M/M Paris ont pris pour point de départ Le Havre : le premier a créé une série sur les nœuds marins, tissant un lien avec le port de Rotterdam où est établi le studio, tandis que les seconds se sont inspirés de textes que Marguerite Duras a consacrés à la ville. Les propositions d'Inès Cox et Christophe Gaudard font écho à la culture visuelle du numérique, à travers une réflexion sur les formes et les outils du graphisme. Inès Cox décline des chiffres de 1 à 5, pour jouer avec différents caractères typographiques construits selon l'esthétique du design on-screen. Christophe Gaudard réalise une série inspirée par Raymond Queneau comme par les symboles de formats de fichiers numériques. Na Kim, enfin, propose une variation de formes géométriques simplifiées qui « traversent librement la frontière entre l'art et le design ».

La forme de l'oriflamme rappelle le contexte balnéaire du Havre, où de nombreux drapeaux ornent les rues : le projet s'inscrit également dans le cadre de la deuxième saison d'« Un été au Havre », programmation lancée en 2016 afin de célébrer le 500^e anniversaire de la ville. Ces séries ont été imprimées à plus d'une centaine d'exemplaires et disposées à travers la ville, de mai à septembre 2018.



Abraham Poincheval
 Étude pour *L'Homme-Lion*, Aurignac, 2018
 FNAC 2018-0405. 31 x 10 x 8,5 cm

À l'occasion de l'ouverture du musée de l'Aurignacien, dévolu aux manifestations de la préhistoire en Haute-Garonne, il est décidé en 2014 de commander à un artiste une œuvre reflétant l'identité du musée et de son territoire. Abraham Poincheval propose de réaliser une « sculpture habitable » à partir d'une œuvre préhistorique, *L'Homme-Lion*, qui est l'une des plus anciennes sculptures anthropomorphes connues.

L'artiste crée une réplique agrandie de l'œuvre, dont les volumes permettent d'aménager un espace de vie autorisant une semaine d'autonomie (réserves d'eau, de nourriture et toilettes rudimentaires). L'expérience de la claustration, de l'isolement et de la perte de repère est au cœur du travail d'Abraham Poincheval. Elle s'apparente, pour lui, à une mise à l'épreuve des limites de la nature humaine. Dans cette ville, où se trouve le site d'un abri préhistorique ayant donné son nom à la période « aurignacienne », cette expérience entre aussi en résonance avec la manière de vivre des premiers *Homo sapiens*. Habiter *L'Homme-Lion* était ainsi pour l'artiste « à la fois faire l'expérience de la grotte et entrer dans l'imaginaire, dans la singularité d'une société ».

L'agrandissement de *L'Homme-Lion* a pour vocation de survivre, en tant que sculpture, à la performance inaugurale à laquelle il a donné lieu. Placé sur le chemin menant du sentier à l'abri, il constitue un « totem de veilleur » créant une passerelle entre le XXI^e siècle et les temps préhistoriques.

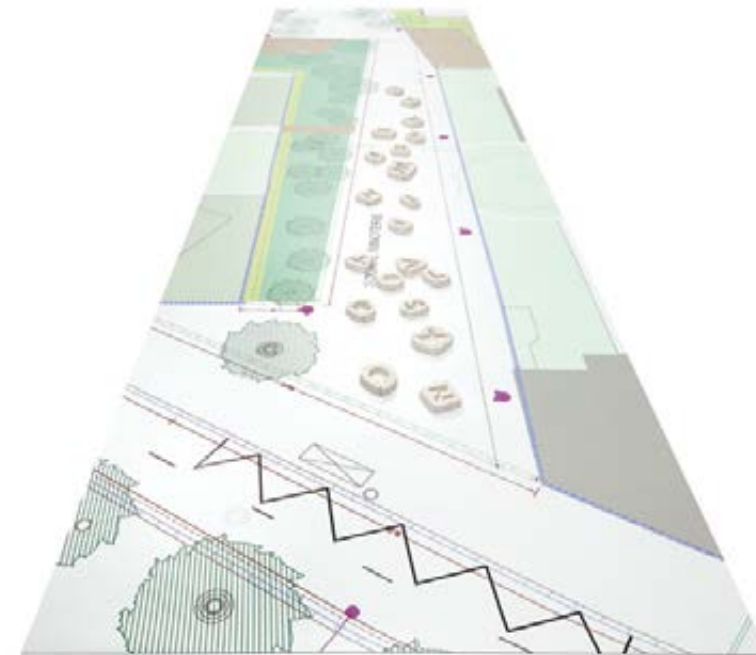


Agnès Thurnauer
 Étude pour *Matrice/Assise (consonnes)*, Ivry-sur-Seine, 2016-2017
 En cours de réalisation
 FNAC 2019-0006 (1 à 21). 336,5 x 89,7 x 2 cm

En 2016, à l'occasion de l'exposition « Préfigurer », la galerie Fernand Léger présente des pièces issues de la série des Matrices de l'artiste ivryenne Agnès Thurnauer. Ce travail sur le langage, entamé en 2012, consiste en la réalisation de « moules » laissant en leur centre un espace vide formant ainsi des lettres.

À la suite de cette exposition, l'artiste propose d'installer vingt consonnes en bronze, d'une hauteur de quarante-cinq centimètres, dans le square de la Minoterie, au cœur du quartier en réhabilitation d'Ivry-Confluences, avec l'aide de l'urbaniste Serge Renaudie, fils de l'architecte Jean Renaudie. L'espace du langage étant pour l'artiste un « lieu de rencontre et de déambulation », les *Matrices* constitueront un forum au sens antique du terme, c'est-à-dire un lieu de rassemblement et de dialogue. Les passants, enfants ou adultes, pourront ainsi jouer autour des pièces, s'y asseoir ou s'y lover.

Celles-ci seront activées par des performances, des lectures – lors de concours de poésie, par exemple – et des concerts. Les six voyelles restantes seront tirées, en petit format, à plusieurs exemplaires, et offertes aux habitants des quartiers adjacents : l'œuvre leur appartiendra ainsi au sens propre comme au figuré. Les riverains, en possédant les voyelles manquantes, pourront symboliquement permettre aux consonnes de former des mots, complétant ainsi l'œuvre.

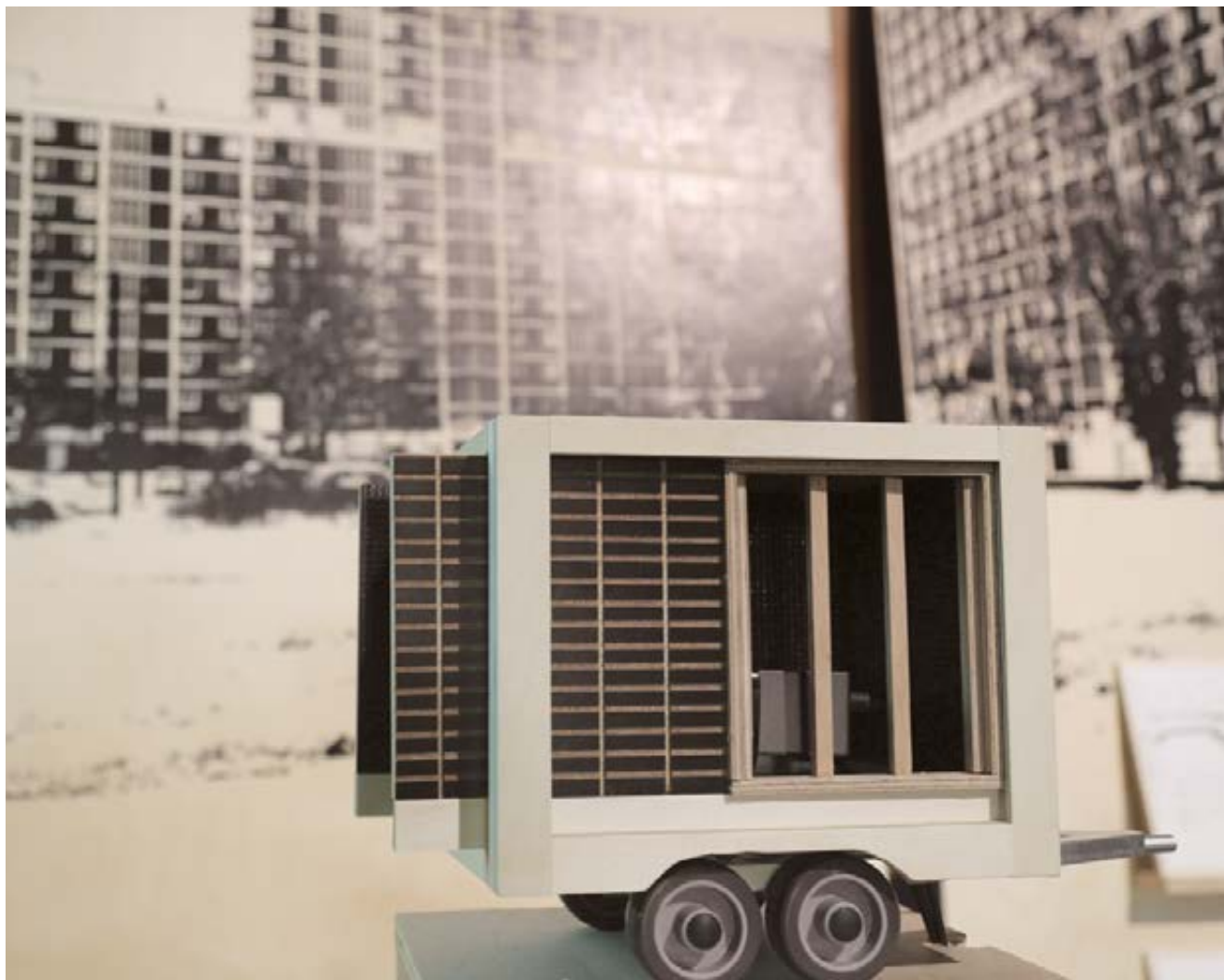




Le territoire à l'œuvre #2 Appel à projet

Vue d'ensemble de la salle 2, de droite à gauche :
Études de Francisco Ruiz de Infante, Mirela Popa, Thomas Garnier , Lætitia Delafontaine et Grégory Niel (DN)

Étude d'Édouard Sautai
Pièce détachée Gagarine (détail)



par Fanny Drugeon ►

Critique et
historienne de l'art

Au fil des territoires

En 2016, la première édition de l'exposition « Le territoire à l'œuvre » avait ouvert de nombreuses pistes de réflexion en matière de commandes artistiques. Ce partenariat avec le Centre national des arts plastiques (Cnap) constituait une nouvelle affirmation de l'orientation spécifique d'Ivry-sur-Seine vers l'art dans l'espace public.

S'imposant aux artistes au cours des siècles passés comme moyen de subsistance, tout en les inscrivant dans la société, aux côtés de collectionneurs, d'administrateurs culturels, d'architectes ou de politiques, la commande a progressivement muté. Étymologiquement liée à l'action de transmettre et à celle d'ordonner, elle implique une relation directe entre artistes et commanditaires, qui, dans le meilleur des cas, consiste en un dialogue fructueux. Dans la lignée du principe même de commande publique, la Ville d'Ivry-sur-Seine s'est investie dans cette voie, à travers notamment la galerie Fernand Léger. La mise en place d'une triennale d'art public poursuit la réflexion engagée, mais cette fois-ci, en matière de recherches d'artistes de la scène contemporaine française dont la démarche artistique se développe autour du croisement entre les notions d'œuvre visuelle et d'espace urbain.

Porter son regard sur une triennale de ce type est particulièrement complexe. Comment l'idée peut-elle prendre forme ? En 1967, en pleine mutation de l'art contemporain, l'Américain Sol LeWitt, figure majeure de l'art conceptuel, avait énoncé un ensemble de paragraphes sur l'art conceptuel : « 10. Les idées peuvent être des œuvres d'art, elles font partie d'une suite de développements qui peuvent finir par trouver une forme. Toutes les idées n'ont pas besoin d'être matérialisées¹. » Or, dans le contexte de l'exposition de la galerie Fernand Léger, le

projet doit s'incarner, prendre une forme qui permette d'en saisir les développements, qu'ils soient concrets ou imaginaires.

Cette complexité née de l'essence même d'une telle initiative – rassembler une dizaine d'artistes et leurs projets singuliers dans un même espace – a abouti à une scénographie atypique, qui semble poursuivre l'axe de réflexion du dedans-dehors. En effet, les projets sont exposés dans des cellules de bois, à la façon d'un prolongement de l'atelier, auxquelles font écho les socles en bois brut de la première partie de l'exposition dédiée aux projets du Cnap. L'effet est pourtant labyrinthique. Comment ne pas penser alors au terrible labyrinthe conçu par Dédale pour le roi de Crète, Minos. C'est grâce à la fille de ce dernier, Ariane, et à la pelote de fil qu'elle lui confie, que le héros Thésée peut s'en échapper. La métaphore du fil prend tout son sens au gré de la déambulation au sein de l'exposition, chaque projet pouvant se rattacher à un fil.

Au fil du temps.

Plusieurs projets incitent au déplacement, à la transformation, le territoire devenant mouvant. Robert Milin invente ainsi le *Jardin au mandala 2*, dans la lignée du travail réalisé précédemment à La Courneuve. Sans se focaliser sur les significations symboliques et spirituelles des mandalas du bouddhisme ésotérique tibétain ou indien, sa proposition soulève néanmoins des questions de rapports au macrocosme et au microcosme, le jardin représentant en effet bien plus que la simple parcelle cultivée. Les micro-jardins confiés à huit habitants d'Ivry-sur-Seine s'inscrivent dans le contexte bien particulier de la rénovation du quartier Gagarine. L'artiste invite au passage d'une disparition à une (ré)apparition – celle de la nature, du partage, de l'existence d'un nouveau lieu.

Dans la lignée de ses préoccupations, Catherine Melin s'intéresse à un « entre-deu », à des espaces du possible et cherche à transformer les lieux et les usages. Elle convie ainsi à une nouvelle mutation à partir d'une disparition. Les éléments du bâti de la cité Gagarine qu'elle a récupérés trouvent une nouvelle vie aux abords de leur destination initiale. Ces éléments conçus pour être dissimulés, composants internes d'une architecture, deviennent eux-mêmes porteurs d'une proposition artistique, d'un lieu à un autre. La déconstruction d'une cité devient reconstruction. Édouard Sautai introduit la mobilité dans l'espace public, avec sa *Pièce détachée Gagarine*, micro-architecture pouvant accueillir des expositions, des conférences, des rencontres, qui ouvre le champ des possibles en intégrant des échanges directs avec la population ivryenne. Prolongeant l'exposition qui lui avait été consacrée à la galerie Fernand Léger, Alexandra Sà envisage d'augmenter le mobilier urbain de ses extensions amovibles. La sculpture se fait praticable et mobile, sous des formes multiples. L'animation conçue avec Aldéric Trével permet de se projeter dans les différents espaces, dans cette diversité d'usages et de lieux.

Au fil des formes et des matières

Artiste et architecte de formation, Thomas Garnier puise son inspiration dans les formes du territoire ivryen et notamment dans celles, rétrofuturistes, du centre-ville conçues par Renée Gailhoustet et Jean Renaudie. Nous entrons avec *Exfutur* dans une dimension numérique, puisque ses formes sont générées par un système matriciel, tout en préservant un caractère artisanal, les pièces étant faites à la main. La sculpture modulaire qu'il envisage conduit également à porter un nouveau regard sur des motifs omniprésents dans la ville et pourtant oubliés.

« Si la ville en transformation était l'atelier, quels seraient les matériaux, les sujets, les façons de faire à développer ? » s'est interrogé Stefan Shankland dans le cadre du projet *Trans305*, qu'il a conduit autour de la ZAC du Plateau à Ivry, jusqu'en 2018. Ces douze années de pratiques collaboratives, de recherche et de création ont abouti à une fine réflexion sur l'introduction de l'art dans une ville en pleine expansion. La question des déplacements a été centrale : ceux de l'artiste même, de l'atelier et

du public. À partir de ce temps d'expérimentation, il fait écho au « un pour cent artistique ». Cette procédure, entérinée par l'arrêté du 18 mai 1951, impose que toute construction ou extension de certains bâtiments publics entraîne l'intégration d'une œuvre d'art s'inscrivant dans le projet architectural, pour un montant correspondant à un pour cent du budget. Or Stefan Shankland propose de la faire évoluer en invitant à remplacer un pour cent des matériaux de construction par le « Marbre d'ici », recyclage de gravats de destruction d'immeubles. Une fois encore, la destruction mène à une reconstruction et non à une disparition.

Au fil de l'histoire

La notion d'espace-temps est prégnante dans les projets. L'espace public a une mémoire et les œuvres peuvent soit y faire référence soit s'y inscrire. L'histoire de la sculpture est intimement liée à la commande de monuments ancrés dans l'histoire. Par leur potentiel symbolique et leur présence parfois imposante, ces sculptures ont pu s'imposer comme outils de glorification des valeurs patriotiques, par exemple à travers le culte des « grands hommes » durant la Révolution française. Cette vague s'est poursuivie tout au long du XIX^e siècle, parfois sur fond de propagande. Or, les projets imaginés pour « Le territoire à l'œuvre 2 » déplacent subtilement tant la notion de sculpture que celle d'histoire. Ainsi, avec *Dent creuse*, Clément Borderie reprend et agrandit une pierre de sel, évoquant l'Ivry rural du XVIII^e siècle. Il propose de la déplacer dans la ville en fonction de l'avancée des travaux qui marquent un territoire en pleine mutation, et par là même, comme il l'explique, d'« installer un objet insolite qui appelle à l'imaginaire et renvoie au passé ». L'objet qui sert également de support de projections filmiques devient une archisculpture, dans la lignée des œuvres d'André Bloc.

Mirela Popa, quant à elle, puise dans les différents flux historiques pour son projet, depuis les premières traces découvertes lors des chantiers de fouille sur le site des anciens dépôts du BHV, remontant à l'époque néolithique. Ces pensées et transformations des territoires prendraient des formes multiples – photographies, témoignages, dessins..., au-delà des différences. La mémoire, collective et personnelle, et les récits

qui en naissent avec une dimension sonore sont au cœur du *City Lab Project* d'Axel Brun. Projet *in situ*, il repose sur les échanges de l'artiste avec la population qui se répercutent sur la cartographie de la ville.

Au fil des mots

En écrivant à l'intérieur de la galerie et sur les palissades devant la cité Gagarine l'un de ses slogans artistiques, « Ce qui est impressionnant ici c'est l'ensemble du paysage », la performeuse Céline Ahond introduit, dit-elle, sa propre « prise de paroles avec son corps ». Elle s'intéresse au décalage qui peut naître de ces situations et renverse les rôles en plaçant le regardeur « dans un état de performance ». Cette proposition en mouvement entre en quelque sorte en résonance avec celle de Francisco Ruiz de Infante. Les girouettes, qu'il a créées in situ sur les terrasses du groupe scolaire Rosalind-Franklin, révèlent au gré du vent les formules poétiques des élèves que l'artiste a recueillies durant ses ateliers.

Au fil de l'eau

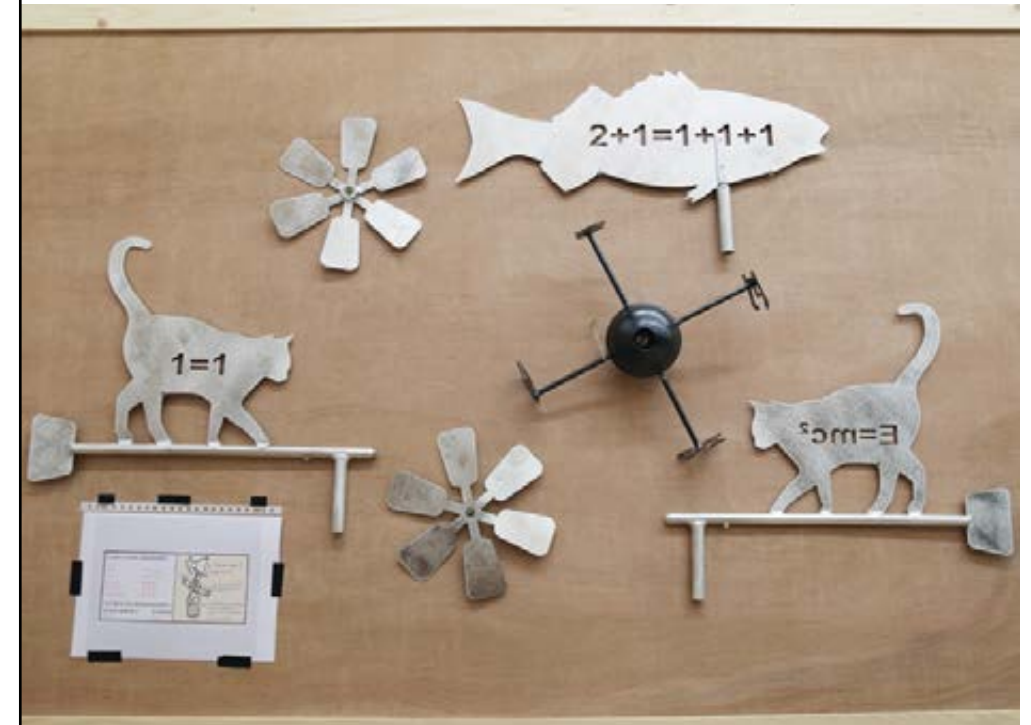
Nous retrouvons finalement le fil de l'eau, qui fait aussi l'identité d'Ivry. L'utopie écologique imaginée par Laetitia Delafontaine et Grégory Niel (DN), *Wetland*, replace la ville sous les eaux. Cette poésie aquatique est également au centre du projet *À bord !* de Flavie L.T et Sami Trabelsi. Ils imaginent ainsi un atelier mobile accueillant des recherches artistiques, dans une pensée renouvelable. La délocalisation et la transformation sont totales dans ces territoires en mouvement.

De fils en fils, de projets en projets, sous des formes et des dispositifs variés, cette édition du « Territoire à l'œuvre » nous conduit dans autant d'imaginaires qui peuvent se concrétiser, dans un territoire en mutation, labyrinthe contemporain.

1. « 10. Ideas can be works of art; they are in a chain of development that may eventually find some form. All ideas need not be made physical »

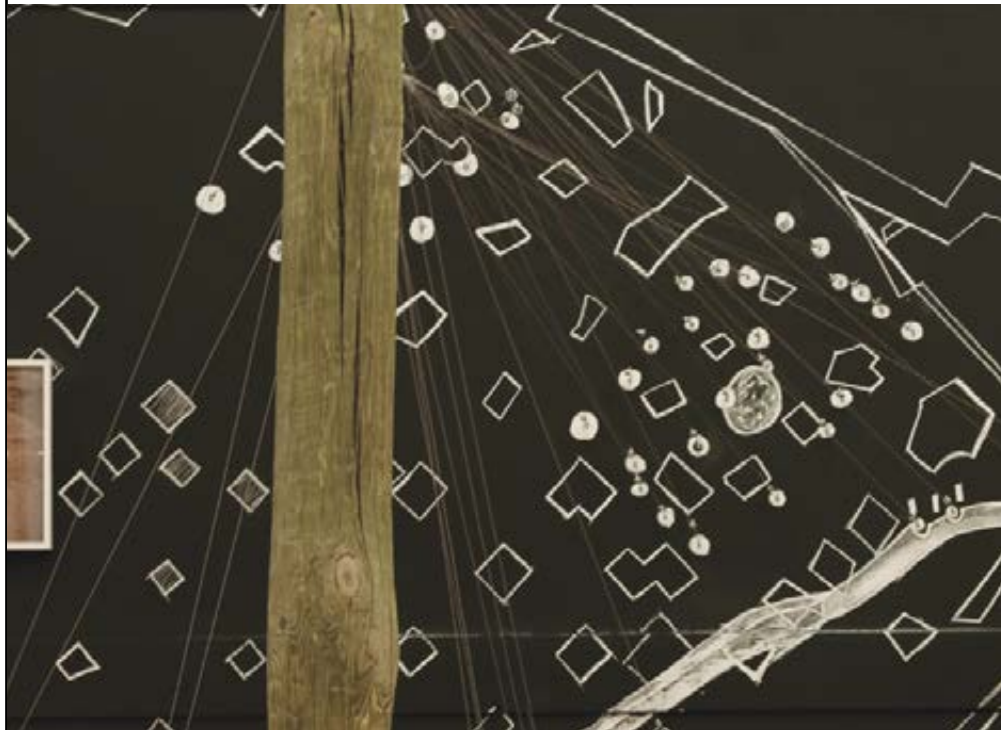
2. <http://trans305.org/>

- En 2019, la galerie Fernand Léger a lancé un appel à candidatures visant à valoriser la réflexion d'artistes sur la création d'œuvres d'art dans l'espace urbain. Deux salles de l'exposition « Le Territoire à l'œuvre #2 » sont consacrées à la présentation des résultats de cette consultation. Treize artistes ont ainsi été sélectionnés par un comité artistique pour présenter à la galerie Fernand Léger leurs projets. Destinés ou non à être réalisés, ceux-ci témoignent d'un intérêt pour la manière dont l'œuvre d'art peut s'intégrer à un territoire particulier – bien que rien ne l'imposait, ce territoire s'est avéré être, pour une majorité d'entre eux, la ville d'Ivry-sur-Seine elle-même.



Francisco Ruiz de Infante
Le vent ? (quelques sens des origines)
 2016-2019

Lauréat de la bourse d'art monumental de la Ville d'Ivry-sur-Seine en 1993, en résidence à partir de 2016, Francisco Ruiz de Infante a créé cette œuvre *in situ* pour le groupe scolaire Rosalind-Franklin. Inaugurée le 2 juillet 2019, constituée d'une quarantaine de girouettes animales installées sur les terrasses de l'école, elle a été conçue à partir d'ateliers, expositions et rencontres réalisés par l'artiste basque espagnol. La fonction d'une girouette, élément rotatif monté sur un axe vertical fixe, est de montrer la provenance du vent : nord, sud, est, ouest. Installée généralement sur un toit, elle indique les directions grâce à sa structure asymétrique, souvent matérialisée par une flèche ou la silhouette d'un coq. Ici, des coqs, des chats avec des hélices au bout des pattes, des saumons et des bars marquent poétiquement la provenance du vent dans une école hautement multiculturelle. Ces artefacts en aluminium, rêvés par les écoliers lors des ateliers proposés par l'artiste, attestent à chaque rafale de la multiplicité des vents ; ils montrent aussi tensions, tourbillons, brises et puissances, et lancent avec leur ballet quelques « énigmes » en forme de petites et grandes formules pleines de sens. Si le « $1+1 = 2$ » proposé par un des chats est souligné par le « $1 \neq 2$ » d'un autre, le « $2+3 \neq 2+1$ » inscrit sur un des saumons fait mystérieusement écho aux « $E = mc^2$ » et « $i^2 = -1$ » des bars. Et les coqs ? Les coqs insistent sur le « $1 = 1$ » et le « $2 = 2$ ».



Mirela Popa
En cas de doute : Horizon 6
2018

Le projet artistique d'Ivry-Confluences se situe dans le contexte de la transformation d'un espace urbain et dans une relation à l'espace-temps. Sur ce territoire de vie se sont stratifiées au cours des siècles des activités humaines, dont les premières traces, découvertes en 2014 sur le site des anciens dépôts du BHV, remontent à l'époque néolithique.

Ce territoire a inexorablement évolué avec l'industrialisation de la capitale dès la seconde moitié du XIX^e siècle. Les zones rurales et maraîchères, destinées à nourrir la population parisienne, se sont muées en zones périurbaines de stockage et de production, accueillant des vagues d'immigration successives : tout d'abord celles provenant des campagnes lointaines, puis des pays voisins, et enfin d'au-delà des mers. Cette mutation a pris un tour radical avec l'économie postindustrielle des services et du numérique.

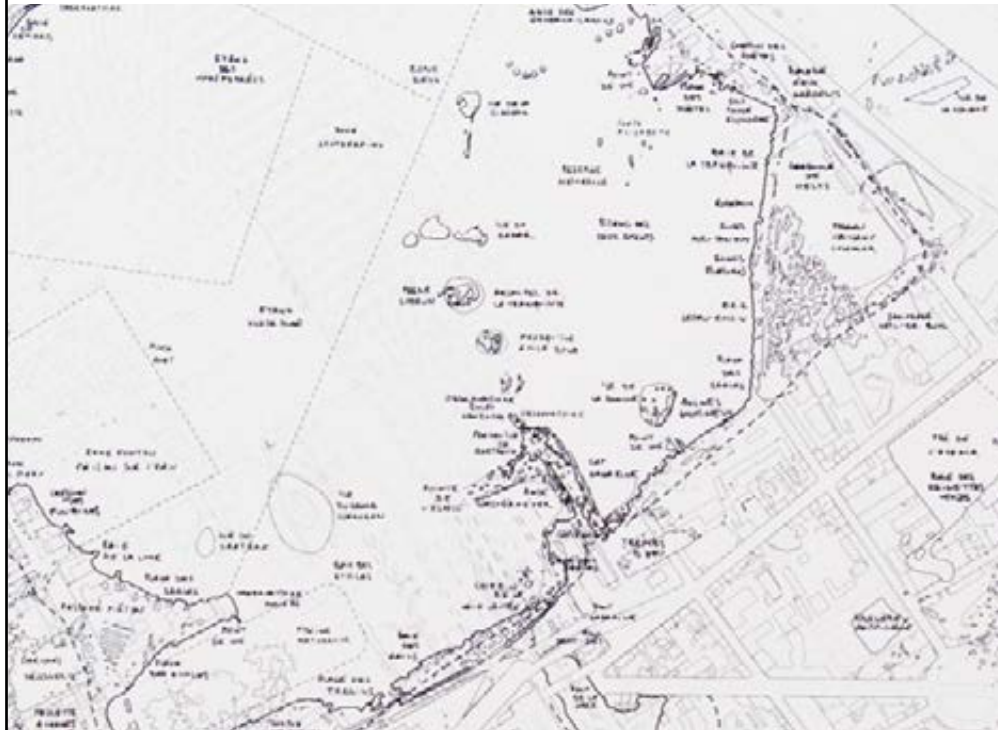
Le projet artistique de Mirela Popa constitue une carte imaginaire en mouvement de ces transformations du territoire, non seulement à travers l'urbanisme et l'architecture, traces de vie sensibles et visibles, mais aussi à travers le vécu des hommes, soit des traces immatérielles. Il prend la forme d'une narration du mode de la construction de la ville dans sa dimension minérale, métallique et aquatique. Par l'interface du récit, l'artiste souhaite analyser le processus de construction de la ville et de ses acteurs, et sentir ses palpitations, son pouls, en partageant avec les habitants une déambulation lente et progressive.



Thomas Garnier
Exfutur
2019

Exfutur est un projet de sculpture modulaire créé à l'intérieur du kiosque Raspail. Expérimentation spatiale « hanthologique », elle repose sur la déconstruction formelle de l'architecture de ce kiosque conçu par Renée Gailhoustet en 1968 et sur la production d'un ensemble d'éléments sculpturaux hexagonaux en béton. Ces éléments composent au sol une trame géométrique parfaite et continue, brisée par l'émergence d'un relief central qui semble la transpercer. Cette ambivalence entre un système parfait et la forme plus géologique et naturelle constituée par le volume central se retrouve également dans le processus de production. L'utilisation de procédés robotiques assistés par ordinateur est en effet associée à des procédés plus archaïques et artisanaux (pour le béton moulé par exemple).

Le centre d'Ivry-sur-Seine fut un vaste terrain d'expérimentations architecturales et sociales dans les années 1970. Ses constructions et fragments rétrofuturistes projettent une vision utopique qui semble égarée dans le temps, portant le spectre d'un futur jamais réalisé. À notre époque d'accroissement exponentiel et d'omniprésence technologique, la vision du futur paraît de plus en plus illisible et tributaire de nos craintes collectives. *Exfutur* souligne l'utilité possible de la résurgence de futurs passés dans notre imaginaire commun.



Laetitia Delafontaine et Grégory Niel (DN)
Wetland
 2019

Wetland est le scénario d'une utopie écologique : l'implantation d'une zone humide en plein cœur d'Ivry-sur-Seine, et la fiction qui en découle. *Wetland* s'appuie sur le projet non réalisé de Jean Renaudie pour la ville nouvelle de Vaudreuil (Eure). Dans ce projet, qui marque sa rupture avec l'atelier de Montrouge, Renaudie choisit d'implanter la ville en surplomb des zones humides du bord de la Seine. Il met en avant une architecture combinatoire et géométrique en terrasses épousant la pente et les cirques des falaises. Dans les prémices du projet architectural d'Ivry-sur-Seine, c'est plus précisément la mise en relation de la ville avec la Seine et ses abords qui est étudiée par Laetitia Delafontaine et Grégory Niel. Par un geste radical, ils proposent de transposer sur le territoire d'Ivry la situation envisagée à l'origine par Renaudie pour Vaudreuil. À partir du présupposé de l'implantation d'une zone humide dans Ivry-sur-Seine, une série de questions et de transformations émerge, du geste radical initial à sa représentation, du projet à l'échelle 1.



Catherine Melin
Sans titre
 2019

Catherine Melin a effectué depuis un an de nombreux repérages sur le site de la cité Gagarine. La figure imposante de l'architecture, la symbolique forte du site inauguré en 1963 par Gagarine sont au cœur de ses préoccupations. L'architecture de la cité rappelle les grands ensembles de l'ère soviétique et représente l'urbanisme de la banlieue rouge dans les années 1960. Durant la déconstruction de la cité, Catherine Melin a récupéré des éléments du bâti, notamment des rampes, des garde-corps des accès aux bâtiments, ainsi que des cheminées, systèmes de ventilation aéraulique composés de disques de béton posés les uns sur les autres. Ces parties prélevées de la construction constituent pour l'artiste une mémoire de cette architecture et à leur manière convoquent le déplacement, l'élévation et l'interface entre l'intérieur et l'extérieur du bâtiment. Le projet de construction d'un nouvel ensemble immobilier est prévu à côté des fondations de la cité, laissant le site inoccupé. Catherine Melin souhaiterait reprendre le tracé du contour du bâtiment comme point de départ d'un projet qui serait composé d'interventions à plusieurs points de ce parcours. Le périmètre serait ainsi ponctué de constructions, structures/sculptures, mobiliers, éléments de jeux. Volontairement hybrides, les modules installés auraient de multiples fonctions et usages. Convoquant à la fois la mémoire du bâti et l'imaginaire de la conquête de l'espace, jouant des pentes, inclinaisons et élévations, ce projet ouvert dans ses formes et ses usages laissera la place au détournement et à l'appropriation.



Axel Brun
City Lab Project
2019

Le *City Lab Project* propose des temps d'intervention dans l'espace public afin de partager et de récolter des histoires, ce qui constitue la mémoire vive d'une ville. Une remorque accrochée à un vélo renferme le matériel nécessaire pour cette récolte (mobilier sommaire pour de courtes interviews, matériel d'enregistrement sonore, électronique...) et permet d'aller et venir facilement en différents points d'une ville. Sur le dessus de la malle est fixée la carte de cette ville (il pourrait tout aussi bien s'agir de la carte d'un quartier, d'une autre ville, de plusieurs villes même ou d'un pays). Lors de ces courtes interviews dans la rue, les passants sont sollicités pour raconter une histoire, une anecdote, quelque chose qu'ils ont vécu et qui les lie à un ou à plusieurs lieux de la ville. Ces histoires sont enregistrées puis retransmises à un système électronique, qui permet de relier des points sur la carte à une piste sonore. Lorsqu'on passe la main au-dessus d'un de ces points, un capteur s'enclenche et la séquence sonore correspondant au lieu est diffusée sur des haut-parleurs. Au long des interviews, de plus en plus d'histoires s'accumulent, se rejoignent et se superposent... suscitant plus facilement chez le passant l'envie de partager, lui aussi, son histoire.



Colonne sans fin
Vidéo 4'36",
Stefan Shankland, 2016
Images et montage :
Vincent Peugnet, Alix Guillien
Participation et figuration :
Marine Deru-Denise,
Alix Guillien,
Marion Carmignac

Stefan Shankland
1 % Marbre d'ici
1 % des matériaux de construction conventionnels remplacés par du Marbre d'ici

Le « Marbre d'ici » est un béton local produit à partir du recyclage de gravats issus des démolitions d'immeubles. Les décombres de l'architecture sont triés par nature et par couleur, concassés, broyés et tamisés pour produire des granulats ou des poudres utilisées en tant que pigments. Mélangés à un liant hydraulique et à de l'eau, malaxés puis coulés en strates, les ruines urbaines et les déchets de chantier sont transformés en un matériau noble : une nouvelle ressource pour l'architecture et l'aménagement des espaces publics.

En valorisant le processus de production autant que le produit fini, le protocole Marbre d'ici vise à impliquer les professionnels de la construction, les acteurs culturels et les habitants dans une action collective : la transformation des restes de la ville d'hier en un nouvel ouvrage à haute valeur ajoutée esthétique, patrimoniale et sociale.

La proposition de Stefan Shankland est de remplacer 1 % des matériaux de construction conventionnels par du Marbre d'ici. *Le 1 % Marbre d'ici* s'apparente au 1 % artistique qui accompagne habituellement la construction d'un bâtiment public. *Le 1 % Marbre d'ici* dépasse toutefois le cadre traditionnel de la commande artistique, pour s'adresser à l'acte de construire en général. Il manifeste la volonté d'intégrer la création contemporaine dans la transformation urbaine et l'aménagement du territoire.

www.marbredici.org#unpourcentmarbredici

Réalisation des plans du bateau :
 Thomas Rieme, architecte,
 Guillaume Bastide, architecte naval
 Film : Plans drone : Dorian Migliore
 Plans au sol et depuis bateau réalisés
 grâce à la société Green River
 Son : Domotic Carte murale et A3 :
 Clément Desforges pour le graphisme
 Remerciements : Samia Khitmane,
 responsable du pôle arts visuels,
 direction des affaires culturelles
 de la Ville d'Aubervilliers
 Conseils techniques : Jacques Deval,
 architecte de paysage, les makers de La
 Villette Samuel Remy, Wandrille Heusse,
 Jonathan Kodaday, Nathalie Schnur,
 attachée culturelle du projet
 Assistant montage : Abel Redon



Flavie L.T et Sami Trabelsi
A bord !
 2018

À travers leurs regards singuliers, Flavie L.T et Sami Trabelsi nous invitent à une rencontre. *À bord !* de leur bateau-sculpture, chacun pourra embarquer avec eux vers des territoires qui seront, demain, partie intégrante du Grand Paris mais qui, aujourd’hui, restent dans les esprits des lieux distincts, « territorialisés », séparés par des frontières aussi matérielles qu’imaginaires, aussi visibles qu’invisibles, aussi palpables que diffuses. Ainsi, durant leur traversée à travers les canaux et la Seine, les artistes révéleront, par des performances et par un film tourné avant et pendant leur voyage, les diversités rencontrées dans les territoires du Grand Paris, en les mettant en vis-à-vis, en les faisant interagir. Naîtront alors des interactions fécondes entre paysages, habitants et acteurs culturels pour la co-construction d’un territoire nouveau.

À l’instar des grands explorateurs qui proposaient de découvrir un monde exotique et inconnu sur des embarcations monumentales, les deux artistes nous convient via un dispositif mêlant embarcation-sculpture, performances et films à découvrir notre monde, un monde *a priori* si connu qu’il en est devenu inconnu...

Cette installation est une œuvre-projet et une œuvre en projet. La traversée est prévue pour 2021, avec le soutien de chacun.

À suivre...



Edouard Sautai
Pièce détachée Gagarine
 2019

Pièce détachée Gagarine se greffe sur le réaménagement du quartier Gagarine-Truillot et la déconstruction de la cité Gagarine d’Ivry-sur-Seine. En cours de démolition, cet immeuble en forme de T est une des plus vastes opérations de la Ville. *Pièce détachée Gagarine* est d’abord une micro-architecture roulante qui fait fonction de signal indiquant une présence artistique et qui accompagne la déconstruction. Mais elle est surtout le support autour duquel s’articulent des projets de création variés centrés sur la thématique de la mutation urbaine.

La transformation d’un quartier convoque de nombreuses problématiques : architecture, recyclage, écologie, temporalité, habitabilité, habitants... Autant de sujets qui peuvent donner lieu à des créations artistiques restituées sous la forme d’occupations spatiales multiples : projections publiques de vidéos ou de diaporamas, expositions, rencontres/échanges/discussions, installations temporaires, performances.

Pièce détachée Gagarine est ainsi un dispositif d’exposition multifonctionnel, une œuvre couteau suisse destinée à en présenter/recevoir d’autres.



Clément Borderie
Dent Creuse
2019

Comment une pierre de sel peut-elle devenir architecture ou archisculpture ? *Dent creuse* se veut monument du passé et du présent d'Ivry-sur-Seine. L'élevage, la pierre et l'architecture s'y sont jadis rencontrés. Désormais, l'environnement, la vie sociale et économique ainsi que la création sont appelés à se retrouver à Ivry-Confluences. Monuments mouvants se déplaçant au gré de la rénovation urbaine de la ville, les terrains vagues sont de grands espaces en attente de devenir. Ce sont des espaces vides, silencieux dans une ville en mouvement. Ces espaces sans repères soulèvent des interrogations et suscitent de l'angoisse, car ils effacent l'histoire du lieu et des gens. Ils perturbent le paysage urbain. La présence de *Dent creuse* devient alors un repère construit dans un espace déconstruit. De par sa taille et sa couleur blanche, *Dent creuse* s'impose comme une présence insolite évoquant tout à la fois une construction en devenir, un fantôme, un objet qui questionne. Elle est présence du temps réel et mémoire d'un passé remontant au XVIII^e siècle. À la nuit tombée, la face creusée devient écran de projection du film *Anémone*, qui nous renvoie au territoire rural qu'était Ivry-sur-Seine à cette époque. Elle peut aussi devenir une surface de projection appropriable par les riverains, provoquant ainsi des expériences inattendues. *Dent creuse* interpelle et provoque la rencontre. De terrains vagues en terrains vagues, cette œuvre accompagne la ville en mouvement.



Céline Ahond
Pourquoi en rester là ?
2019

Que ce soit sur la place publique ou dans un espace dédié à l'art, prendre la parole consiste, pour Céline Ahond, à tracer le chemin d'une pensée en construction. Le souvenir d'anecdotes, la réalité environnante, les micro-événements sont décrits, cadrés, racontés et participent de l'écriture d'un récit du quotidien. Prenant comme point d'appui le territoire d'Ivry-sur-Seine, l'intérieur et l'extérieur de la galerie Fernand Léger, Céline Ahond joue sur les interstices entre les formes, les images et les mots. Elle ouvre un territoire pour l'invention d'un langage : une trame précise et répétée dans laquelle la parole libre répond à la nécessité de l'adresse. L'artiste performeuse interroge en son absence le manque inhérent à la performance, œuvre éphémère d'un instant vécu, pour qu'ensemble, toujours dans l'entre-deux de la rencontre et par nos présences en action, nous énonçons ce qui ne se décrit pas : « Est-ce que parler est une écriture ? » Vérifier le pouvoir de la langue, du récit et des fictions sur notre réalité, matérielle, actuelle et contemporaine, c'est toujours convoquer le groupe et constituer le collectif en étant là dans le commun du temps partagé. En l'absence de l'artiste, le regard du spectateur est physiquement placé en état de performance. La pensée nous vient du corps, d'un corps en action, elle est l'expression d'un désir : celui de se créer des outils manquants d'une émancipation commune. Comment imaginer la possibilité d'une écriture au plus près de l'expérience des corps ? Faisons confiance, pour l'instant, au langage qui s'y essaie.





Robert Milin
Jardin au mandala 2
2019

Robert Milin souhaite faire réaliser huit microjardins pour huit habitants d'Ivry-sur-Seine dans le cadre de la rénovation du quartier Gagarine. Ces microjardins seront inclus dans une circonférence de vingt mètres de diamètre. Le titre ne doit pas faire illusion, le projet ne se veut en aucun cas l'expression d'un concept cosmologique résultant des mythologies de l'Inde ou du Tibet. Cette sculpture relèvera davantage de l'apparence graphique et monumentale du mandala que de son contenu rituel et mystique.

Les microjardins viendront s'insérer facilement dans le diagramme/mandala. Cette forme a le double but d'établir une relation entre le microcosme (le petit lieu à choisir à Ivry) et le macrocosme (la Terre est un jardin...) et de donner une visibilité claire à ce projet.

Ce diagramme/mandala est avant tout un *statement*, puisqu'il devient un énoncé graphique permettant à huit personnes d'agir. Les microjardins seront créés par les jardiniers amateurs volontaires selon des procédés et des moyens qui dépendront de la volonté et de la représentation de chacun. Le dessin à l'aquarelle n'est pas un modèle. Il est simplement là pour lancer un processus, donner une idée et communiquer avec les personnes candidates. C'est le tracé à effectuer au sol qui devra enclencher l'action. Chaque jardinier inventera la forme et trouvera les matériaux qui lui conviendront pour constituer le jardin : bordures, plants, épouvantails à pigeons... L'important sera de faire par soi-même. L'œuvre résultera donc de cette intention d'un auteur, de la participation de personnes et de l'existence d'un lieu.

Animation 2'22", 2019
Conception : Alexandra Să
Réalisation : Aldéric Trével
Étude : métal, peinture époxy,
40 x 43 x 41 cm, 2019



Alexandra SĂ
Extensions mobiles

Des extensions en métal peint sont ajoutées aux extrémités des bancs existants, afin de créer une place supplémentaire. Ces propositions questionnent le mobilier normé qui ponctue l'espace public. Ces formes sont mobiles, repliables. Elles s'ajustent aux bancs en bois qui jalonnent les places, les jardins, dont les proportions, standardisées, sont à peu près identiques. Le principe de pliage/dépliage permet d'envisager un déplacement régulier des œuvres.

D'une largeur de quarante à soixante centimètres et de couleurs vives, monochromes ou bichromes, les *Extensions mobiles* sont repérables dans le contexte urbain, souvent chargé d'informations. Elles seront ponctuellement installées à plusieurs endroits dans la ville et seront ainsi vues sur une certaine temporalité, avant d'être déplacées. Elles créeront leur propre parcours, leur propre récit dans l'espace urbain, afin d'instaurer un dialogue dans le temps avec les habitants.



À gauche
Édouard Sautai
Pièce détachée Gagarine
à droite Étude de Flavie L.T
et Sami Trabelsi



Étude de Catherine Melin

par Hedi Saidi ►
Directeur de la
galerie Fernand Léger

L'œuvre, l'espace public et le processus créatif

À l'occasion de sa deuxième édition, l'exposition « Le territoire à l'œuvre » se transforme en une manifestation triennale dédiée à l'art public.

Elle vient prolonger les recherches commencées à Ivry-sur-Seine depuis plusieurs années sur la démarche créative de l'artiste, le temps et les étapes du processus de création, le statut de l'œuvre, son positionnement dans l'espace public et le rôle du public récepteur et/ou participant.

La vingtaine de projets présentée dans cette exposition est issue d'un appel à candidature lancé par la Ville, ou de la politique de l'État en matière de commande publique. Au croisement de ces deux échelons d'action, municipal et national, se trouve le projet d'Agnès Thurnauer pour la Ville d'Ivry, qui a bénéficié du soutien du ministère de la Culture comme avant lui *La Muraille*, de Jean Amado (1986) ou encore *L'Arête cheminée d'Ivry*, de Bernard Pagès (1988).

Un ensemble de projets, d'idées et de travaux préparatoires compose cette exposition et témoigne du temps long de la recherche, souvent expérimentale, qui précède la réalisation. Ces objets interrogent notre territoire quant à la place – physique comme symbolique – que l'œuvre peut y occuper. Comment faire exister une démarche et une production artistique singulière sur un espace commun et partagé ? Comment reconnaître à l'artiste le temps de recherche sans attendre une réalisation tangible ? Et comment faire valoir l'importance d'une recherche libre alors qu'une matérialisation de l'œuvre reste, sans se l'avouer, un certain objectif collectif ?

Pour tenter d'y répondre, cette exposition va se prolonger sous la forme d'un cycle de résidences artistiques et de recherche, qui permettront de poursuivre ces réflexions et d'offrir aux artistes un temps créatif davantage ouvert. Ce programme réaffirme la ligne artistique de la galerie Fernand Léger, qui se construit autour de la notion d'art public et s'appuie sur le territoire comme terrain d'expérimentations.

TERRITORY AT
(ART)WORK

PHILIPPE BETINELLI
Translated from the
French by Regan Kramer

In 2016-2017, the Fernand Léger Gallery of Ivry-sur-Seine organized “Le Territoire à l’œuvre” (Territory at (Art)Work), an exhibit dedicated to the idea of integrating art into the city through the collection of studies and scale models of the National Centre for Visual Arts’ (CNAP). Three years later, “Le Territoire à l’œuvre #2” bears witness to the city’s determination to create a triennial event dedicated to public art that will reveal and showcase artists from the contemporary French scene whose artistic approach – or at least some part of it – explores the relationship between the visual arts and urban space. The show is in two parts. Echoing the 2016-2017 show, the first room was curated in partnership with the CNAP. It displays

recent or in-progress projects that are emblematic of the various forms of public commissions funded by the nation, whether they come from municipal or regional collections or from the CNAP itself. This part of the show coincides with the publication of two books: L’Art à Ciel Ouvert: la commande publique au pluriel, 2007-2019 (Open-Air Art: Public Commissions – 2007-2019, Flammarion), edited by the art historian Thierry Dufrêne, as well as Préliminaires, about the CNAP’s collection of studies and scale models. The latter, which will soon be published by Editions HX (Orleans), would surely never have seen the light of day without the first edition of this event. The second – and larger – part of this show is devoted to work submitted in response to a call for proposals by the Fernand Léger Gallery. The idea was to encourage and showcase the conception of works in relationship with specific urban territories, including Ivry-sur-Seine. The goal is to turn this budding triennial into a place of experimentation, rather than just one of observation, whether or not the selected artists’ projects are ever realized. This point deserves to be emphasized:

although nothing in the call for proposals required the artists to design works that were feasible in public spaces, very few utopian or unfeasible works were actually submitted. Most of the artists instinctively proposed works that are intended to occupy urban spaces, or could reasonably be expected to do so – a perfect demonstration of their true desire to make the most of our shared spaces. Whether it is through fiction or concrete projects, the extended period of time required to actually produce a work or the moment of inspiration, the works and documents displayed in “Le territoire à l’œuvre #2” bear witness to the robustness of the artists’ reflections about public space. In a way, they can be seen as echoing what the great author from Ivry, Georges Perec, wished for in his book Espèces d’espaces (Species of Spaces, published in French in 1974): “Weld the people of a street or a group of streets together by something more than mere connivance: by making demands on them, making them fight for something.”¹

¹ Georges Perec, Species of Spaces, 1997, London, Penguin, p. 58.

UNSPPOOLING TERRITORIES

FANNY DRUGEON
Translated from the
French by Regan Kramer

In 2017, the first edition of “Territoire à l’œuvre” (“Territory at (Art) Work”) opened a number of paths for reflection about commissioned artwork. This partnership with the CNAP (National Centre for Visual Arts) on the subject of commissioned work represented a re-affirmation of Ivry-sur-Seine’s specific orientation in terms of the concept of public artwork. After having imposed themselves on artists as a form of livelihood over the past few centuries – while at the same time establishing them in society alongside collectors, cultural administrators, architects and politicians – commissions gradually evolved. Etymologically related¹ to both the act of transmitting and of ordering, they imply a direct relationship

between artists and those who commission work from them, and, in best-case scenarios, fruitful dialogue between the two parties. Anticipating the French administrative principle of « commande publique » or public commissions, Ivry-sur-Seine chose to follow that path, most notably by opening the Fernand Léger Gallery. Organizing the public-artwork triennial “Territoire à l’œuvre” also opened numerous paths for reflection, but this time, on the subject of finding artists from the contemporary French scene developing an approach somewhere on the cusp between visual art and urban space. Analyzing a triennial of this kind is particularly complex. How did the idea take shape? In 1967, as contemporary art was molting rapidly, American artist Sol LeWitt (1928-2007), a key figure in conceptual art, published a set of “sentences” on conceptual art. Sentence Number 10 is “Ideas can be works of art; they are in a chain of development that may eventually find some form. All ideas need not be made physical.” In the context of the show at the Fernand Léger Gallery, the project did need to be incarnated, to “find some form” that allows us to grasp its extensions, be they concrete or imaginary. The complexity that is inherent to the very

essence of an initiative such as this one – with nearly a dozen highly singular projects sharing the same space – led to an atypical arrangement that seems to extend the indoor-outdoor axis of reflection. The projects are displayed in wooden cells, similar to studio extensions. Yet the overall effect is maze-like. How can we not be reminded of the dreadful Labyrinth designed by Daedalus for Minos, the King of Crete? It is thanks only to the king’s daughter, Ariadne, and the spool of thread she gave him, that the hero, Theseus was able to escape from it alive. The spool-of-thread metaphor takes on its fullest meaning as one wanders through the show, as we can unspool various threads that between them, connect all of the projects.

Unspooling Time
Several projects enjoin us to consider displacement and transformation, as Ivry’s territory shifts and changes. Thus Robert Milin invented the Jardin au mandala 2 (Mandala Garden 2), in a similar vein to a work he had previously produced in La Courneuve. Even without taking mandalas’ symbolic and spiritual meanings in Tibetan and Indian esoteric Buddhism into consideration, his proposal still explores the ideas of macrocosms and

microcosms. His gardens represent far more than just a small plot of arable land. The eight micro-gardens, which are designed to be offered to eight inhabitants of Ivry-sur-Seine, were conceived for the specific and atypical context of the renovation of the Gagarin public-housing projects. Here a disappearance fuels an appeal for (re) appearance – of nature and sharing – and for the existence of a new place. In a similar vein to those concerns, Catherine Melin is drawn to the “in-between,” and to the possibility of spaces, as she attempts to transform both places and their uses. In this way, she too calls mutation forth from disappearance. The salvaged bits and pieces of construction materials from the Gagarin projects that she worked with have been granted a new life on the fringes of their initial destination. In moving from one spot to another, elements that were designed to be hidden – internal architectural elements – suddenly become agents of an artistic proposition. The de-construction of the projects has been turned into a reconstruction. With his Pièce détachée Gagarine (Gargarin Spare Part), a micro-architecture that throws the range of possibilities wide open while also integrating

conversations with inhabitants of Ivry into his work, Édouard Sautai introduces the idea of mobility within public space. Extending the ideas from an earlier show of his work at the Fernand Léger Gallery, Alexandra Să envisages a multiplication of her mobile extensions. Sculpture becomes practicable and mobile, in many shapes and forms. The animation designed with Aldéric Trével enables visitors to project themselves into the different spaces in this diversity of uses and places.

Unspooling Shapes and Materials
Having trained as both an artist and an architect, Thomas Garnier drew inspiration from shapes he came across on the territory of Ivry, particularly the retro-futurist ones designed by Renée Gailhoustet and Jean Renaudie in the town centre. With Exfutur, we step into a digital dimension – because the shapes are generated by a matrix system – while the artisanal aspect remains present as well, since the pieces are all hand-made. The extension it envisions also makes us want to take a new look at those patterns, which are so often overlooked, even though they are omnipresent in town. “If the town in transformation were a studio, what materials, subjects, and ways of

working would I want to develop?” Stefan Shankland asks in the context of Projet Trans305 (the Trans305 Project), which was focused on Ivry’s Directed Development Zone, Le Plateau, and which ended in 2018. Twelve years of collaborative practices, experimentation, and creation led to extremely insightful reflections on introducing art into a city undergoing rapid growth. The question of getting around was central: how would the artist himself get from the studio to his audience? Based on that period of experimentation, he has proposed a twist on the “percent for art” program. Ratified on May 18, 1951, this French law mandates that whenever a public building is constructed (or enlarged), one percent of the architectural budget must go to funding and installing a work of art. Stefan Shankland has suggested adapting that concept by replacing one percent of the construction materials with “Marbre d’ici” (“Local Marble”), i.e. a material made by recycling the rubble from demolished buildings. Once again, destruction leads to reconstruction rather than disappearance.

Unspooling History
The space-time concept is significant in these works of art. Public space has a history, and the works

can either refer to it or become a part of it. A major portion of the history of sculpture is intimately bound up with the commissioning of historical monuments. Through their symbolic potential and their often imposing presence, those sculptures have indeed imposed themselves as tools for the glorification of patriotism, particularly through the cult of “Great Men” during the French Revolution. That trend continued throughout the nineteenth century, often as a support for propaganda. The projects described for “Le Territoire à l’œuvre #2” subtly shift both the concept of sculpture, and that of history. With Dent Creuse,² for instance, Clément Borderie turns to salt rock, which was common centuries ago, and enlarges it. He has submitted a proposal to install it in a territory that is changing rapidly, and have it be moved around, acting as a surface for screenings, depending on how construction work is progressing. In this way, as he has explained, it would “install an unexpected object that fires the imagination while referring to the past as well” The object becomes an archi-sculpture, in a similar vein to the works of André Bloc (1896-1966). As for Mirela Popa, her project has been drawn from various historical

threads, from the earliest traces of human presence: discovered during an archaeological dig on the site of the former BHV department-store warehouse, the traces date back to the Neolithic era. Thoughts about and transformations of these territories take on a wide range of shapes and forms – photographs, words, drawings and more – which transcend cultural differences. Both collective and individual memories, as well as narratives with a sound dimension, form the core of Axel Brun’s City Lab Project. This in situ project is based on conversations the artist had with the local population, which are reflected on the map of the town.

Unspooling Words
By writing one of her artistic slogans, “The entire landscape is what is so impressive here,” both inside the gallery and on the temporary fence around the Gagarin projects site, Céline Ahond has introduced a performance-based project: her own manner of “taking the floor with her body,” as well as getting the observer to change sites in a performance-art context. Francisco Ruiz de Infante’s project can be seen as echoing that encouragement to literally change one’s point of view. The weathervanes he created in situ on the

terrace of the Rosalind Franklin Schools Campus pitch and sway as they transmit poetical suggestions made by the school’s pupils who attended workshops with the artist.

Unspooling Water
Lastly, we find the thread of water, which is central to Ivry’s identity. The ecological utopia proposed by Laetitia Delafontaine & Grégory Niel (DN), WETLAND, puts the town literally back underwater Aquatic notions are also key to À bord ! (On Board!) by Flavie L.T and Sami Trabelsi. The pair came up with a mobile studio for artistic experimentation focusing on renewability. Both delocalization and transformation are total in this thought process and these shifting territories. From one thread to the next and one project to the next, with extremely varied forms and approaches, this edition of “Territoire à l’œuvre” leads us through a wide range of imaginative ideas that could be materialized in a territory undergoing radical transformation, a contemporary labyrinth.

1 Translator’s note (TN): In French, where the word is commande; “commission” is from the Latin for “entrust”.
2 TN: Literally “Hollow Tooth,” in architecture, the term is used to refer to an empty space surrounded by constructions.

La Ville d’Ivry-sur-Seine :
Philippe Bouyssou,
Maire d’Ivry-sur-Seine
Olivier Beaubillard,
Adjoint au maire délégué
à la culture et à la mémoire
L’équipe de la galerie
Fernand Léger
L’ensemble des services de la
Ville d’Ivry-sur-Seine

**Le Centre national des arts
plastiques :**
Béatrice Salmon, directrice
Aude Bodet, directrice du pôle
collection
Philippe Bettinelli, conservateur
responsable de la collection
arts plastiques (1961-1990) et
réfèrent art public
Isabelle Laurent, chargée
d’études documentaires,
responsable des fonds relatifs à
la commande publique

Ainsi que l’ensemble de l’équipe
ayant contribué à l’exposition :
Caroline Bauer, Violaine Daniels,
Laure Daran, Bénédicte Godin,
Véronique Marrier, Amélie Matray,
Ruth Peer, Stéphan Raffy,
Raphaëlle Romain, Eric Potel,
Sandrine Vallée-Potelle,
Cécile Vignial, Dylan Vignon,
Franck Vigneux.

**Remerciements à l’ensemble des
artistes participants, ainsi qu’à :**
Joëlle Arches
Association La Maison du Colonel
Justine Bohbote
Fanny Drugeon
Agence Amac : Marie-Charlotte
Gain-Hautbois, Céline
Guimbertaud
Marie Dupas
Thierry Heynen
Alexandre Moronnoz
Camille Préault-Nguyen

Nous tenons à remercier les
conseillers aux arts plastiques
ayant suivi les projets de com-
mandes présentés :
Marie Angelé, Isabelle Delamont,
Françoise Dubois, Bertrand
Fleury, Jean-Baptiste Gabbero,
Christian Garcelon, David
Guiffard, Claire Nédellec.

Nous tenons également à
remercier les inspecteurs de la
création artistique (collège arts
plastiques) et les agents du pôle
de la commande publique et du
1% artistique.

**Crédits photographiques
des objets présentés dans la
première salle :**
Galerie Fernand Léger - Mathilde
Er-Rafiqi
Inès Cox © D.R. / Cnap / photo :
Fabrice Lindor
Daniel Dewar et Grégory Gicquel
© Dewar et Gicquel / photo :
galerie Fernand Léger-Ville
d’Ivry-sur-Seine
Christophe Gaudard © D.R. /
Cnap / photo : Fabrice Lindor
Nicolas Lelièvre, Florian Brillet
© D.R. / Cnap / photo : Fabrice
Lindor
M/M © D.R. / Cnap / photo :
Fabrice Lindor
Kinya Maruyama © D.R. / Cnap/
photo : Yves Chenot
Na Kim © D.R. / Cnap / photo :
Fabrice Lindor
Abraham Poincheval © Adagp,
Paris 2020 / Cnap / photo : Yves
Chenot
Studio Dumbar © D.R. /
Cnap / photo: Fabrice Lindor
Agnès Thurnauer © Adagp,
Paris 2020 / Cnap / photo :
Fabrice Lindor
Raphaël Zarka © Raphaël
Zarka / Cnap / photo : Yves
Chenot

**Crédits photographiques des
œuvres dans l’espace public :**
Cox, Gaudard, M/M, Na
Kim, Studio Dumbar ©
D.R. / Cnap / photo : DRAC
Normandie
Lelièvre, Brillet © D.R. / photo :
Nicolas Lelièvre
Poincheval © Adagp, Paris
2020 / photo : T. Simoné,
DRAC Occitanie
Zarka © Raphaël Zarka /
Cnap / photo : Yves Chenot

Liste des œuvres
exposées

SAL.I.E 1

Kinya Maruyama
Étude pour le café associatif
La Maison du colonel,
2015, FNAC 2018-312

Raphaël Zarka
Étude pour *Rampe cycloïdale*,
2015-2016, FNAC 2016-0095

**Florian Brillet
et Nicolas Lelièvre**
Étude pour *Aotsugi*,
2017, DOC FNAC E4608-001

**Florian Brillet
et Nicolas Lelièvre**
Études pour *Aotsugi*, 2017
Courtesy des artistes

**Daniel Dewar
et Grégory Gicquel**
Étude pour *Le crabe*,
le pied, *le pull*, *le moteur*
et le système digestif, 2018

**Daniel Dewar
et Grégory Gicquel**
Études pour *Pantalons de
jogging et mocassins à
pampilles*, 2013-2014,
FNAC 2016-0074 (1) et (2)

Christophe Gaudard
Des oriflammes pour Le Havre,
2018, FNAC 2019-0183

Studio Dumbar
Des oriflammes pour Le Havre,
2018, FNAC 2019-0184

Na Kim
Des oriflammes pour Le Havre,
2018, FNAC 2019-0181

M/M (Paris)
Des oriflammes pour Le Havre,
2018, FNAC 2019-0182

Inès Cox
Des oriflammes pour Le Havre,
2018, FNAC 2019-0185

Abraham Poincheval
Étude pour *L’Homme-Lion*,
2018, FNAC 2018-0405

Abraham Poincheval
Étude pour *L’Homme-Lion*,
2018, courtesy de l’artiste

Agnès Thurnauer
Étude pour *Matrice/Assise*
(*Consonnes*),
FNAC 2019-0006 (1 à 21),

Agnès Thurnauer
Études pour *Matrice/Assise*
(*Consonnes*), Ivry-sur-Seine,
2016-2017,
FNAC 2019-008 (1 à 3) (5 à
8) (10) (11) (13 à 18) (20) (22)
(23) (25) (26)

SAL.I.E 2

Francisco Ruiz de Infante
*Le Vent ? (quelques sens
des origines)*,
2016-2019
Production : SADEV 94 (Aménageur
développeur des villes et du département
du Val-de-Marne).
Remerciements : Hedi Saidi,
Igor Rimbaud, Antoine Raulin + Thierry
Blanché et toute l’équipe et les enfants
du groupe scolaire Rosalind-Franklin,
l’équipe d’architectes de l’Agence Chartier
Dalix et l’ensemble des services de la Ville
d’Ivry-Sur-Seine.

Mirela Popa
En cas de doute : Horizon 6,
2018

Thomas Garnier
Exfutur,
2019

**Laetitia Delafontaine
et Grégory Niel (DN)**
Wetland,
2018

Catherine Melin
Sans titre,
2019

ESPACE ACCUEIL

Axel Brun
City Lab Project,
2019
Illustration de Denis Pauthier
Maquette graphique de
Raphaël Léon

SAL.I.E 3

Stefan Shankland
1 % Marbre d’ici,
*1 % des matériaux de
construction conventionnels
remplacés par du marbre d’ici*,
2019.
Colonne sans fin,
2016.
Images et montage :
Vincent Peugnet, Alix Guillien.
Participation et figuration : Marine Deru-
Denise, Marion Carmignac, Alix Guillien.

Flavie L.T et Sami Trabelsi
À bord !,
2018
Réalisation des plans du bateau : Thomas
Rieme, architecte,
Guillaume Bastide, architecte naval
Film : Plans drone : Dorian Migliore
Plans au sol et depuis bateau réalisés grâce
à la société Green River
Son : Domotic Carte murale et A3 :
Clément Desforges pour le graphisme
Remerciements : Samia Khilmane,
responsable du pôle arts visuels, direction
des affaires culturelles
de la Ville d’Aubervilliers
Conseils techniques : Jacques Deval,
architecte de paysage, les makers de La
Villette Samuel Remy, Wandrille Heusse,
Jonathan Kodaday, Nathalie Schnur,
attachée culturelle du projet
Assistant montage : Abel Redon

Edouard Sautai
Pièce détachée Gagarine,
2019

Clément Borderie
Dent creuse,
2019

Cécile Ahond
Pourquoi en rester là ?,
2019

Robert Milin
Jardin au mandala 2,
2019

Alexandra Sá
Extensions mobiles,
2019
Réalisation : Aldéric Trével

Ce catalogue a été édité
par la ville d'Ivry-sur-Seine,
à l'occasion de l'exposition
« Le territoire à l'œuvre #2 »

Maquette : Zaoum
Achevé d'imprimer
en février 2020
sur les presses de
l'imprimerie Périgraphic.
ISBN : 979-10-96036-10-3

Galerie Fernand Léger
93, avenue Georges Gosnat
94200 Ivry-sur-Seine
01 49 60 25 49
galeriefernandleger@ivry94.fr

IVRY
s/ SEINE



**GALERIE
FERNAND
LÉGER**



 **Centre national
des arts plastiques**